

XIV

Hésitation

Pendant la longue et cruelle maladie de Marguerite, M. de Vandières s'était contenté, soit de déposer sa carte, rue Daunou, soit d'envoyer prendre des nouvelles.

La convalescente se demandait avec angoisse pourquoi il ne s'était pas encore présenté chez elle. Maintenant qu'elle était rétablie, pourquoi n'accourait-il pas ? Est-ce que l'affreux soupçon de la vérité était né dans son esprit ?

Mais non, cela n'était pas possible ; ce supplice lui serait épargné. Et malgré tout, elle craignait cette première visite ; car, Maxime, dégagé maintenant par la mort de Savenay, avait le droit de lui reparler de son amour.

Maxime n'avait jamais cessé de l'aimer. Elle le savait. Comment allait-elle l'accueillir ?

Non, elle ne serait pas sa femme ? En épousant cet homme, est-ce qu'elle ne ferait pas de lui le complice du meurtre de Savenay ? Elle trouverait des prétextes, sinon des raisons.

Elle rêvait à tout cela, par cet après-midi d'automne, lorsque Josette, qu'elle avait gardée à cause de son dévouement, entra dans la chambre et s'approcha de sa maîtresse.

— Qu'y a-t-il, Josette ? demanda Marguerite.

Silencieusement, la femme de chambre lui présenta une carte. C'était Maxime de Vandières.

Sa première intention fut de répondre qu'elle était trop souffrante pour le recevoir ; puis elle pensa au chagrin qu'il aurait d'être éconduit : que croirait-il ? Méritait-il d'être ainsi traité comme un inconnu, lui dont le cœur était si haut, dont la générosité avait été si grande ? Est-ce que ce n'était point grâce à lui que la plus grande partie des affaires de la maison avaient pu s'arranger ?

Les créanciers — de quelque nature que fussent leurs créances — avaient été désintéressés presque complètement ; l'honneur du nom de Savenay était sauf, et grâce à Maxime, Gérard pourrait toujours porter la tête haute.

— Faites entrer M. de Vandières, dit-elle à Josette, sans réfléchir plus longuement.

Maxime s'approcha de Marguerite et la considéra avec émotion. Elle avait maigri. Elle était bien changée. Et pourtant cela se devinait : ces traces dernières de maladies étaient fugitives ; la vie battait toujours dans les artères ; le visage pouvait reprendre sa radieuse beauté ; les yeux, leur éclat ; les lèvres, leur sourire.

— Comme vous avez souffert, Marguerite, dit-il doucement.

— Oui, tous ces événements m'ont brisée ! Je renais à peine.

Et lui tendant les mains avec élan :

— Maxime, comme vous avez été bon et généreux, mon ami. Je n'ai pas encore pu vous remercier ni vous dire que toute ma vie se passerait à bénir votre souvenir et votre nom. Grâce à vous, Gérard aura la vie honorée et personne ne pourra lui reprocher les fautes de son père ; car, c'est cela, surtout, qui me faisait mal... c'est cela, cette pensée atroce, qui emplissait mes nuits... maintenant, je suis soulagée... je n'ai plus peur... vous avez été bon... je suis bien... bien heureuse...

Et elle se mit à pleurer.

— Marguerite, il me semble, depuis la première heure de toutes ces catastrophes, que vous avez un chagrin secret et que c'est ce chagrin, surtout, qui ruine votre santé et ronge votre cœur.

— Mes souffrances, vous les connaissez toutes, Maxime, et je serais bien ingrate envers vous si je ne vous prenais pas pour confident.

— Ne parlez ni d'ingratitude ni de reconnaissance ; ces sentiments ne peuvent exister entre nous. Laissez-moi vous dire qu'il se peut que j'aie deviné juste, pourtant, en parlant d'une inquiétude secrète, pénible, qui est la vraie cause de votre maladie, de vos larmes, de votre pâleur.

— Qu'est-ce donc, Maxime, dit-elle effrayée, et que pensez-vous ?

Est-ce qu'il aurait pénétré la vérité ? Est-ce qu'elle allait subir l'intolérable supplice d'un interrogatoire, recevoir des reproches, être obligée à des révélations ?

Mais elle fut vite tranquilisée. Est-ce qu'il eût été aussi calme, s'il avait su ! Il reprit :

— Vous pensez à l'avenir... non pas au vôtre, car vous êtes courageuse, mais à celui de votre fils. Je suis au courant de vos affaires, bien forcément, puisque c'est moi qui ai pris en main toute cette difficile liquidation. Il ne vous restera rien... absolument rien, et la ruine est si complète, ma pauvre Marguerite, que le pain du lendemain n'est même pas assuré !...

Elle baissa la tête.

Oui, elle s'en doutait, mais personne encore ne le lui avait dit avec une pareille netteté. Certes, l'avenir était sombre. Comment ferait-elle pour vivre ?

Elle n'était habituée qu'à des travaux de luxe ; le jour où il lui faudrait peiner de ses dix doigts pour vivre, comme elle allait se

trouver embarrassée. Elle était courageuse et ne se plaignait à personne.

Parmi les anciennes amies fréquentées, si peu nombreuses qu'elles fussent, elle trouverait peut-être des âmes compatissantes à tant d'infortune et qui l'aideraient en lui procurant des leçons.

— Il est vrai, dit-elle, ce n'est pas gai, mais je travaillerai pour vivre et Gérard m'aidera. Je ne demandais qu'une chose, c'est que l'honneur fût sauf. Il l'est. C'est bien. Les premiers temps seront peut-être difficiles. Je suis certaine que je retrouverai cependant quelque satisfaction dans ma gêne.

— Votre gêne, Marguerite ? Dites, hélas ! votre misère.

Et après quelques minutes de silence :

— Marguerite, qu'ai-je donc fait pour n'avoir pas votre confiance?... Et comme elle ne répondait pas :

— Marguerite, je vous avais cru perdue pour moi, perdue pour toujours, et la tristesse avait été si grande que, vous le savez, je n'en ai cherché la consolation que dans le travail, que dans les jouissances de la gloire et de l'ambition satisfaites. Est-ce ma faute si la terrible catastrophe d'il y a quelques mois a fait revivre le rêve de ma jeunesse en le rendant désormais possible.

— Maxime !

— Vous offensé-je, Marguerite, en vous parlant de la sorte ?

— Taisez-vous ! Taisez-vous ! disait-elle, ne voulant rien entendre, épouvantée de cette idée, qu'elle entrevoyait dans ses paroles, comme s'il se fût agi d'un nouveau crime à commettre.

Le visage de Marguerite reflétait si bien l'épouvante que de Vandières en demeura interdit.

— Vraiment, Marguerite, disait-il, vraiment, je ne sais que penser... Puisque vous avez compris ma pensée, Marguerite, il est impossible que vous me refusiez... Ne suis-je pas que vous m'aimez toujours ! Vous ne me l'avez pas dit, mais était-il besoin que vous me le disiez ? Avez-vous quelques reproches à me faire ? Ne me suis-je pas tenu, en apparence du moins, bien loin de votre vie, souffrant de ne pas vous voir, mais ne voulant pas distraire, même une minute, votre pensée de votre mari et de votre enfant. Et dans ce que je viens de vous dire, est-il rien qui puisse vous causer émotion ? Votre mariage de jadis vous avait été imposé, c'est moi qui aurais dû être votre mari, c'est ma vie et non celle d'un autre qui aurait dû être consacrée à vous rendre heureuse. Vous vous êtes inclinée devant la volonté de votre père. Mais aujourd'hui n'êtes-vous pas libre ? Même si votre cœur ne parle plus pour moi, écoutez la voix de votre intérêt, et, il ne s'agit pas seulement de vous, il s'agit aussi de votre fils. Mais j'ai tort de vous parler de cela, je ne veux m'adresser qu'à votre cœur, qu'à votre amour, parce que c'est votre cœur seul qui doit dicter votre résolution. Marguerite, vous ne repousserez pas ma prière... Dès que votre deuil sera terminé, dès que vous pourrez changer votre nom contre le mien, contre celui qui de tout temps eût dû être le vôtre, vous consentirez, Marguerite, promettez-le-moi.

— Non, non, je ne veux pas !

— Marguerite !

— Je ne veux pas. C'est impossible.

— Impossible. Et pourquoi ? D'où vient l'obstacle ?

— De mon fils, peut-être, dit-elle au hasard.

— Gérard ne connaît peu. Je me fais fort d'être aimé de lui.

— Qui sait ?

Et suivant cette idée venue tout à coup, et qui, du moins, semblait colorer ses hésitations, ses refus, d'un prétexte raisonnable :

— Gérard adorait son père. Gérard ne connaît rien de la situation sans issue dans laquelle nous allions nous trouver, de la honte qui nous menaçait. Je lui avais tout caché. Et le jour même de la mort de ce malheureux, il m'interrogeait, un peu surpris de ne plus voir son père, inquiet de ses disparitions, sur le point de soupçonner la vérité. Je me hâtais de le rassurer. Il ne fallait pas, n'est-il pas vrai, laisser l'affreux soupçon de l'indignité paternelle pénétrer dans son cœur, le flétrir à jamais. Et je ferai en sorte que Gérard ne sache point ce qui s'est passé, afin qu'il n'ait pas à rougir de son père. Le culte du père est donc resté tout entier, mon ami, chez le fils. Dès lors, comprenez-vous ? Comment accueillerait-il, ici, l'homme qu'il verrait auprès de lui, auprès de moi, prendre la place de celui qui n'est plus ? Je crains tout de cette nature ombrageuse, aimante, mais si délicate et si nerveuse qu'elle m'effraye parfois. S'il allait ne point vous donner l'affection à laquelle vous avez droit... le respect que vous devriez réclamer de lui. S'il allait même vous haïr. Car il faut, avec lui, prévoir tous les extrêmes. Quelle serait ma vie, entre vous deux ? Mon cœur se briserait, ne pouvant se partager, et ma vie également, dans une lutte aussi douloureuse. Comprenez-vous, Maxime, comprenez-vous ?

Et elle lui serrait les mains fiévreusement. Elle aurait voulu qu'il fût, enfin, de son avis, qu'il partageât ses craintes, afin d'éloigner le rêve de ce mariage dans lequel, pour la pauvre femme, apparaissait le spectre de l'assassiné.